

La peur de l'avenir ou pourquoi c'était mieux avant ?

Introduction par Gabriel Leroux

Avons-nous peur de l'avenir ? Cette question renvoie en réalité à notre appréhension contemporaine et quotidienne du temps. Et pour commencer je voudrais revenir quelques années en arrière en 2001, année de sortie du film de Jean-Pierre Jeunet, *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. Ce film a connu un véritable succès mondial, mais avant et d'abord un vrai succès français. Ce succès peut s'expliquer par deux choses très liées : d'une part il met en avant les petits plaisirs liés au lien social et d'autre part c'est un film qui ne se déroule pas dans un temps actuel et qui même ne se déroule dans aucun temps. Pourtant le film est censé se dérouler en 1997, à la mort de Lady Di, mais dans un Montmartre qui n'a jamais existé. Les critiques l'ont tous souligné, ce n'est ni le Montmartre des années 30, ni celui des années 50 et encore moins celui de la fin des années 90. C'est un Montmartre hors du temps, un Montmartre complètement recomposé. Comme l'avait noté la presse anglosaxonne il y a du « Eurodisney goes to Montmartre » dans ce film. Au-delà même du film ce qui est intéressant c'est l'engouement qu'il a suscité. Dans les nombreux forums Internet qui se sont ouverts après sa sortie, ce qui est frappant c'est que cette mise hors du temps a été vécue comme un plaisir rare. Certains ont avoué y être allés des dizaines de fois comme pour à chaque fois sortir du présent, et ne plus penser à l'avenir. Ce film en un sens a inauguré une sorte de thérapie du temps contemporain. Il a marqué notre volonté, notre souhait, de sortir du temps, de s'en extirper, de congédier tout à la fois le présent et ses soucis, l'avenir et son angoisse, pour se plonger dans un passé idéalisé qui n'a jamais existé mais qui nous semble tellement plus serein et rassurant. Et d'ailleurs, et c'est aussi le thème du film, tous les plaisirs après lesquels nous courons ces petits plaisirs que l'on prend avec les autres, avec ses amis, en famille, etc., nous les concevons comme hors du temps. Lorsque nous les vivons le temps semble s'arrêter, et c'est à cet arrêt du temps (« je n'ai pas vu le temps passé ») que nous jugeons de la valeur de ces plaisirs. Ils nous permettent de nous extirper du présent et de l'avenir. Mais ce moment de plaisir, ce moment d'intemporel, auquel nous aspirons, est précisément rare parce que souvent nous n'avons pas le temps ! C'est tout le paradoxe, bien mis en avant par des sociologues. Ainsi, le sociologue français Jean-Didier Urbain lorsqu'il analyse les pratiques vacancières des français remarque que les vacances sont précisément ces moments consacrés à une autre temporalité hors du temps : moment de *farniente* ou moment dans lesquels nous accordons du temps à nos proches.

Ce besoin de sortir du temps représente la tragédie de l'homme contemporain, il montre aussi d'une part que nous craignons l'avenir (le temps de l'angoisse) qu'il soit proche ou lointain, et d'autre part que nous faisons tout pour profiter du présent, non pas par choix, mais par défaut.

Interventions et débats

La peur de la souffrance et la peur du lendemain ne sont-elles pas liées ? Nous ne savons pas ce qui va nous tomber dessus ! N'avons-nous pas peur de l'avenir parce que profondément nous avons acquis la certitude que la Terre, avec la pollution et les changements climatiques, n'était plus un lieu de vie assuré ?

Ces deux remarques nous font entrer dans le cœur du sujet, car elles montrent bien qu'il y a deux peurs au moins différentes de l'avenir. Si l'on réfléchit même un instant, nous verrons que nous craignons même l'avenir de trois manières différentes au moins. Il y a d'abord une peur commune à toutes les sociétés, qui a toujours existé historiquement, et que certains animaux partagent sans en avoir forcément conscience : c'est la peur de la mort. Il suffit de se reporter aux écrits des philosophes classiques, par exemple à Epicure, pour voir que cette peur a toujours été au cœur de l'existence humaine. Il y a également, la peur de notre avenir le plus proche. La peur de demain, la peur de tout à l'heure. Elle est plus présente et plus prégnante de nos jours, dans une situation de nervosité générale de la société. Avec un temps dont nous avons le sentiment qu'il s'est accéléré, nous sommes davantage sous pression, et avons globalement le sentiment de ne plus maîtriser notre avenir proche. Entre les inquiétudes sociales et identitaires, notre proche avenir nous paraît inquiétant, voire sombre. Cela se remarque avec les études de plus en plus rapprochées sur le moral des ménages, ou le moral des cadres. L'avenir proche est incertain. Enfin, il y a la peur de l'Avenir au sens le plus large. Il s'agit là d'une peur particulière à nos sociétés contemporaines développées. Témoignent de cette peur, toutes les réflexions actuelles sur *l'éthique de l'avenir* (Hans Jonas) ou encore sur le développement durable, de même que la montée des préoccupations écologiques. L'avenir de ce point de vue nous apparaît comme plus qu'inquiétant, pour certains désespérés. Et plus inquiétant encore, nous avons le sentiment très souvent qu'il nous échappe, qu'à notre niveau individuel nous ne pouvons rien faire.

Cette situation est-elle nouvelle ? Est-ce que les sociétés plus anciennes n'avaient pas également de telles peurs ? N'est-ce par pour cela qu'il nous faut nous engager ? Vous parliez de l'éthique de l'avenir et du développement durable, ne s'agit-il pas de solutions ?

En fait, cette peur de l'avenir est belle et bien propre à nos sociétés. Comme le montre très bien l'historien François Hartog on peut distinguer trois types de sociétés : les sociétés traditionnelles (jusqu'au 18^e siècle) qui se tournent d'abord vers le passé et qui envisagent l'avenir par rapport au passé. Le passé représente un âge d'or et l'avenir doit le plus possible tenter de tendre vers le passé, de se rapprocher de cet âge d'or perdu ou dont on s'est un peu éloigné. L'avenir n'est pas réellement un élément d'inquiétude, mais un passé à reconquérir. A partir du 18^e siècle, on assiste à la montée en puissance des sociétés modernes qui elles sont au contraire tournées vers l'avenir. Cela va de pair avec d'une part la « certitude » d'un avenir meilleur grâce aux progrès de la science, et d'autre part avec le sentiment qu'il est possible pour l'homme de prendre son avenir en main par une forte implication politique, y compris et peut être surtout révolutionnaire. Cette croyance en la science facteur de progrès et en l'homme, animal politique, capable de modeler l'avenir en fonction de ses idéaux voire en fonction d'une idéologie, a déterminé durant plus de deux siècles notre rapport au temps. De nos jours la situation est très différente. Le passé n'est plus forcément un âge d'or. La plupart du temps ceux qui continuent à s'y référer le reconstruisent et l'idéalisent énormément. Le passé, c'est en réalité un ensemble de guerres, de meurtres de masses, et de souffrance, plus qu'un modèle.

Le passé c'est Hiroshima et ce sont les camps de concentration. Les temps glorieux de la République masquent un colonialisme particulièrement inique et meurtrier, etc. A l'inverse, en même temps que nous avons cessé de croire dans notre passé, nous avons cessé de croire en l'avenir. Hier ce fut Hiroshima, et demain ? Reste alors le présent, un présent avec lequel nous sommes forcés de composer. Notre société, comme l'ont montré les historiens et les sociologues, est une société présentiste. Nous nous noyons dans le présent, nous essayons de nous le rendre acceptable, parce que nous ne pouvons faire autrement. Nous ne sommes pas individualiste et présentiste par choix, mais par défaut. Maintenant est-ce à dire qu'on n'a plus à s'engager, est-ce à dire qu'il faut renoncer ? Pas forcément loin de là. On peut s'engager individuellement et collectivement pour des causes qui peuvent être liées à l'éthique de l'avenir ou au développement durable. Mais cela ne signifie pas qu'elles sont pour autant des solutions. Notre engagement ne nous force pas à être aveugle. Nous pouvons être conscient des limites de nos engagements, tout en choisissant d'assumer cet engagement parce qu'il correspond à ce en quoi nous croyons. L'engagement contemporain n'a pas à être aveugle, et il n'est plus possible en tout état de cause de s'engager comme on le faisait avant. Au début du siècle l'engagement pouvait être défini par cette phrase de Jean Jaurès : « Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords pour le présent et une confiance inébranlable pour l'avenir. » Aujourd'hui une telle attitude n'est certainement plus possible et il faut donc bricoler avec ce que l'on a.

Mais n'êtes-vous pas un peu pessimiste. Au contraire ne doit-on pas agir avec un engagement plus fort ? Le bricolage peut-il suffire ? Par rapport à ce que vous avez dit, il faut quand même souligner que le passé peut nous fournir des modèles, par exemple en termes de comportement. Ne doit-on pas sortir du présent et regarder un peu ce qui a été positif hier, tout en retenant les leçons de ce qui n'a pas fonctionné ?

Peut-être ! Peut-être, en effet, qu'il serait bon d'avoir un engagement plus fort et plus affirmé. Peut-être qu'un bricolage ne suffit pas. Mais, un tel engagement est-il possible. Je soulignais tout à l'heure les deux types d'angoisses avec lesquelles nous devons composer celle de notre avenir proche et celle de l'avenir de l'humanité ou de la planète. Or souvent ces deux angoisses se contredisent et se renforcent. Si vous voulez vous engager fortement, par exemple pour l'avenir de la planète, alors vous devez, par exemple, ne plus utiliser (ou le moins possible) votre véhicule automobile et prendre les transports en communs. Oui mais, personnellement vous jouez aussi votre avenir personnel immédiat. Si vous le faites cela vous mettra dans un état de fatigue ou de stress plus important et vous risquez d'être moins performant au travail. Donc vous utiliserez votre véhicule automobile. Dans de nombreuses autres situations il se produira la chose suivante : théoriquement vous savez que vous ne devez pas le faire parce que cela va à l'encontre de vos principes quant à l'Avenir. Mais psychologiquement vous le ferez car vous devez avant tout gérer votre futur immédiat le mieux possible. Quant au passé, oui, peut-être il nous apporter certaines choses, et d'ailleurs nous fonctionnons souvent avec des modèles issus du passé que nous avons nettoyé et idéalisé. C'est un processus normal et tout le monde le fait. Mais peut-on vraiment le plaquer sur le présent et construire le futur à partir de ces modèles ? Cela semble improbable. Le philosophe français Jean-Jacques Rousseau notait que l'humanité ne revient jamais en arrière. Et c'est je pense le cas. Maintenant, il existe des sociétés ou plusieurs types de temporalités coexistent. C'est le cas de la Chine, où l'on trouve des pans entiers de la population qui vivent dans un temps traditionnel à côté d'un autre pan très moderniste qui croit en l'avenir, et à côté encore d'une frange, assez peu importante aujourd'hui, de la population qui n'a ni confiance dans le passé ni dans l'avenir. Là on a juxtaposition de temporalité différentes. Mais il est peu probable néanmoins que le passé puisse servir de modèle, et le développement de la Chine se fera sans doute avec l'abandon progressif des structures traditionnelles.